

vendredi 14 mars 2008

Avec des yeux d'enfant Yotam, 10 ans, et la violence du théâtre des adultes

My First Sony est une savante déambulation enfantine. Le narrateur Yotam, âgé de 10 ans, survit dans Israël des années 1990 grâce à un magnétophone portable, à son talent d'archiviste et à sa curiosité hors pair pour le monde des grands. Son père, Assaf, dramaturge et écrivain en panne, se perd dans l'érotomanie, hanté par le long silence de sa vieille mère rescapée de la Shoah. Sa mère, Alma, une architecte, panique à l'idée d'être abandonnée par son mari et tente de comprendre sa douleur. La victime de cet échec sentimental n'est jamais celle que l'on croit...

Au micro de Yotam, les femmes, réunies en « comité barbecue,

embrochent sur leurs langues les couilles du dernier amant en date ». Surgit Yaël, survivant de Treblinka, « les yeux brillants et malins », « une dent en or et un sourire d'escroc ». Assaf se lance à corps perdu dans sa biographie et « pète un plomb » en sortant, la nuit, avec la femme de celui-ci immobilisé en dialyse, tout en laissant ses enfants dans la nature. La petite Naama, 4 ans, en fera une crise d'asthme quasi mortelle. Assaf s'enferme dans la solitude et finit par se pendre.

Benny Barbash garde du début à la fin une voix et un regard de mioche, imbriquant vertigineusement les séquences du passé et du présent. L'utilisation du magnétopho-

ne pour enregistrer « les conversations des grands » permet un jeu de Yo-Yo entre maturité et immaturité, un va-et-vient entre l'univers d'un enfant et le théâtre des adultes, un art de sonder la complexité.

My First Sony, roman de Benny Barbash

Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund, 476 p., 22 €

La verve et la profondeur du roman offrent un passionnant miroir de la société israélienne. L'enfant cherche à comprendre son père, pris en tenaille entre son propre père, qui l'accuse de lâcheté politique pour avoir trahi le Bétar

de son enfance et rejoint l'organisation La Paix maintenant, et sa femme, qui lui reproche de servir comme officier de réserve dans l'armée alors que lui-même considère que c'est un sale travail. Assaf aura tenté en vain d'empêcher son frère de sombrer dans la religion ultra-orthodoxe, une infamie pour cette famille viscéralement attachée à la laïcité.

Derrière les disputes, on lit un débat captivant. Yotam distille une tendresse infinie pour des personnages aussi opposés et parvient à un grand degré de sagesse, s'exclamant à la vue du corps de son père pendu : « Maintenant, il (a) tout le temps du monde. »

Dominique Le Guilledoux